

du 12 au 15 mai
2016 > Lyon

LIVRAISONS

FESTIVAL DE LA REVUE

CHRONIQUE DU FESTIVAL DE LA REVUE - N° 2 - VENDREDI 13 MAI 2016

Jean-Christophe Bailly et Jean-Baptiste Para : les revues, une question de temporalité...



Par Alain Paire

Hier soir, au musée des Beaux-Arts de Lyon, l'auditorium Henri Focillon était aux trois-quarts plein, le public était remarquablement attentif : aucune solennité, de l'humour, des précisions et de la distance, une tentative d'éclaircissement. Jean-Christophe Bailly a finement joué son rôle, conformément au souhait de Gwilherm Perthuis qui voulait qu'en compagnie de Jean-Baptiste Para soit évoquée au fil du temps sa relation avec le médium de la revue. Les questions posées à propos de l'histoire de deux revues «juvéniles» que J.-C. Bailly inventa et dirigea, *Fin de siècle*, et *Alea* permirent d'appréhender un processus et des finalités qu'on retrouve immanquablement dans la plupart de ses explorations d'écrivain et de critique d'art. Une revue, c'est entre autres facteurs constitutifs, «un moment épocal», des secousses certaines fois brusques, des solidarités et des impatiences qui peuvent brutalement muer, une cristallisation. *Fin de siècle*

fut créée en 1975 ; elle fut pour partie tributaire de la conjoncture des années qui suivaient mai 1968. Un climat bien particulier fut vécu dans toute son intensité : Bailly était étudiant à Nanterre, il s'engagea pleinement dans la militance. 1968, quand on scrute les échelles du temps, c'est déjà loin, il faut aujourd'hui compter 48 ans : simultanément, on dénombre les 23 années qui suivirent la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Jean-Christophe Bailly se situait au cœur d'une mouvance qui n'éprouvait pas d'accord profond par rapport à «l'avant-garde» de cette époque. Il pouvait admirer ce que *L'Ephémère* de Bonnefoy, Dupin, Du Bouchet, Des Forêts et Celan entreprirent pendant quatre années, il lisait ce qui pouvait surgir à partir de *Tel Quel* : en ce temps-là, il préférerait fréquenter des écrivains proches de la dernière génération surréaliste comme Alain Jouffroy et Serge Sautreau. Du côté de la peinture, le mouvement Supports-Surfaces et Claude Viallat ne le fascinaient pas, il aimait

davantage des artistes de la Nouvelle Figuration comme Jacques Monory qu'il connaissait par lien familial. En compagnie de son ami le traducteur-écrivain Henri-Alexis Baastch, ses affinités les plus fortes l'orientaient de l'autre côté du Rhin, dans le sillage de l'Absolu littéraire de Novalis et de Georg Büchner : à Strasbourg, il nouait alliance avec d'autres amis, des philosophes un peu plus âgés que lui, Jean-Luc Nancy et Philippe Lacoue-Labarthe.

1975, c'est aussi, comme le fit remarquer Jean-Baptiste Para, l'année de la mort de Pasolini : le franquisme s'achève, la guerre du Vietnam connaît ses ultimes soubresauts, des dictatures sévissent en Amérique latine, les errements de la bande à Baader suscitent une lourde répression. Une grande impatience, le désir d'en finir avec un siècle dont les tragédies sont épouvantablement funestes, pouvaient habiter les esprits. Jean-Christophe Bailly est avec ses proches amis un jeune homme à cheveux longs qui peut effrayer les éditeurs. Les coordonnées de sa

revue, c'est son adresse personnelle, le 43 rue du Moulin-Vert. Il n'y a pas de maison d'édition pour soutenir son périodique, même si Christian Bourgois accepte d'assurer la diffusion. Pour financer la fabrication, il a par bonheur recours à l'amitié d'artistes : entre autres le sculpteur, cinéaste et poète Daniel Pommereulle qu'il fréquenta longtemps, jusqu'à son décès en 2003, ainsi qu'Erro qui lui confie pour le n°3 de sa revue cinq tirages de tête dont les connotations ne sont pas du tout «commerciales» : en l'occurrence, l'apparition sans concession de gueules cassées, plus violentes et plus insoutenables qu'à Verdun, des cadavres de la guerre du Vietnam dont les USA se prétendent «very proud». Ces cinq tirages de luxe, un magnifique personnage, le galeriste genevois Claude Givaudan, évoqué dans un livre mémoriel de Bailly, *Tuiles détachées* (Mercure de France, 2004) en fit généreusement l'achat.

Fin de siècle connut quatre numéros, la quatrième livraison fut placée sous la responsa-

bilité d'Alain Jouffroy. Après quoi, l'aventure tourna court, quelque chose de pas vraiment collectif s'était défilé du côté des écrivains qui publiaient dans la revue, des auteurs comme André Velter ou Yves Buin s'en allaient vers d'autres directions. *Alea* dura davantage, ouvrit un autre cycle: neuf numéros, un peu plus de confort du côté des finances puisque Christian Bourgois assumait les frais, de nouveau une certaine lenteur, pas plus d'un cahier par an. Pas de comité de rédaction: Bailly ne cache pas qu'il n'est pas un homme de réunions, les amitiés qu'il noue ne l'empêchent pas de travailler en solitaire.

Alea, c'est le début des années 1980. L'angoisse n'est pas forcément dominante en dépit des inquiétudes qui ne connaissent pas de relâche, cette fois-ci les spécificités les plus personnelles

l'emportent par rapport au climat de l'époque. Jean-Christophe Bailly approfondit dans ses écrits l'ultime héritage du romantisme allemand, la façon qu'il a de se mouvoir par rapport au grand soir des Lumières d'autrefois: ce qu'il conserve en ligne de mire, ce n'est pas le refus de la Raison, c'est plus simplement la remémoration de la fabuleuse tentative de l'Encyclopédie, un mode d'écoute et de circulation parmi toutes les branches de la connaissance et de la philosophie. À partir de citations de ses livres ou de ses entretiens, il faudrait ici prendre du temps pour décrire plus précisément sa démarche qui implique le refus des spécialisations, la façon qu'il a de scruter des registres multiples du savoir et de la perception, son acceptation des ricochets de l'existence, son souci de «dissémination»: ne pas quitter le grain d'une ré-

alité qui peut être la plus simple ou la plus complexe – une sauterelle, une montre, une bouteille, un nuage ou bien encore un visage –, refuser simplement la religion du Livre, maintenir un désir d'utopie, ouvrir des fenêtres inattendues, déclencher de nouvelles associations. Jean-Christophe Bailly aime répéter que «Connecter infiniment» n'est pas un mot d'ordre postmoderne: c'est une expression d'Hölderlin.

Alea, n'était pas uniquement une orientation globale: une revue, ce sont bien évidemment des choix permanents, des contributions d'écrivains et de plasticiens dont il faut susciter l'agrégation provisoire, des rebonds, des fidèles et des transfuges. Parmi les sommaires on rencontre des proches amis de Bailly comme Gilles Aillaud, H-A Baastch, Michel Deutsch,

Jacques Monory et Gilbert Vaudey, des écrivains comme Laure Adler, Olivier Rolin et Alain Veinstein, des traductions de Walter Benjamin, Paul Celan, Leopardi, Ossip Mandelstam et Meret Oppenheim, des plasticiens comme Jean-Pierre Bertrand, Jean-Luc Parant, des philosophes comme Philippe Lacoue-Labarthe, Jean-Luc Nancy et Jean-François Lyotard.

Ces sommaires de grande qualité n'auraient pas empêché que la lassitude l'emporte. D'autres guerres se profilaient, ce qu'on appellerait aujourd'hui «le macronisme» s'introduisait, «des experts» voulaient mener le monde: les éditions Christian Bourgois furent englobées dans les mailles d'un groupe beaucoup plus redoutable, Les Presses de la Cité. Bailly se souvient que lors d'une convocation pas du tout anodine, il lui fut demandé de «résumer l'argument d'un numéro en une seule phrase». Il lui arriva de craindre les déficits que pouvait engendrer sa revue ou bien d'avoir le sentiment qu'au final, il s'agissait «de faire couler un petit ruisseau dans la montagne», «loin des grandes vallées», rien de plus.

Il fallut renoncer quand survint le neuvième numéro, faire rentrer dans le couloir de son appartement des piles d'invendus, et puis tout de même, contacter quelques mois plus tard Le Seuil pour fonder une nouvelle revue qui se serait appelée *PROSE/Revue de littérature générale*, créer un comité de rédaction où figuraient Pierre Alferi, Henri-Alexis Baastch, Gilbert Vaudey et Alain Veinstein. Et puis, de nouveau, devoir renoncer parce que Le Seuil crut nécessaire de créer en parallèle à son comité un très surnois «conseil scientifique» qui aurait exercé sa surveillance contre cette nouvelle publication.

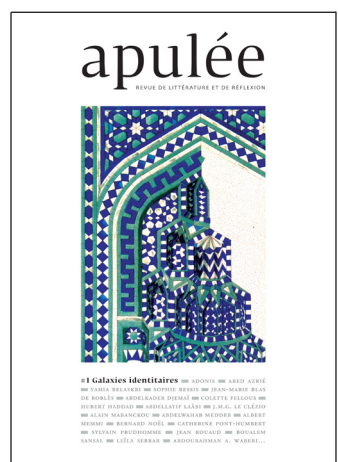
Aujourd'hui, Jean-Christophe Bailly répond en guise de boutade que si on lui proposait de fonder un périodique dont il se serait pleinement maître, il refuserait de retrouver «l'angoisse du gardien de but de la revue»... La dernière revue qu'il aura conduite relève de son dernier métier qu'il a quitté en septembre 2015, celui de professeur à l'École du Paysage de Blois. D'autres livres qu'il veut achever, de nouvelles temporalités attendent sa disponibilité.

§ Alain Paire

Hubert Haddad et Yahia Belaskri présentent la revue *Apulée*

Avant en tête le souvenir des revues *Fontaine* de Max-Pol Fouchet, *Forge* d'Emmanuel Roblès, ou *Souffles* d'Abdellatif Laâbi, l'écrivain Hubert Haddad résume par ces mots forts et ambitieux les intentions qui l'ont conduit à créer une nouvelle revue: «*Apulée* aimerait reprendre et lever très haut le flambeau de la pensée indocile et des exultations d'une liberté sans mors, à la source de toute invention. Elle sera un lieu de transmission à ciel ouvert, un carrefour des mondes à l'écart des enjeux de pouvoir. Un seul principe: que l'auteur, l'œuvre, la réflexion, le fait littéraire priment sur toute autre considération. Avec au cœur, un projet de partage des savoirs et des talents.» Portée par les éditions Zulma, dont on retrouve, outre Hubert Haddad, un autre auteur maison dans le

comité de rédaction, Jean-Marie Blas de Roblès, *Apulée* est une revue de littérature et de réflexion attentive aux auteurs contemporains de l'ensemble du bassin méditerranéen et des francophonies. Cet imposant et copieux premier numéro rassemble des textes critiques, des nouvelles, beaucoup de poésie; mêle les contributions d'auteurs bien connus en France tels que Bernard Noël, Boualem Sansal, Jean Rouaud, Serge Pey ou Adonis, mais révèle aussi des poètes peu publiés en français comme le Portugais Graça Pires, l'Italienne Anna Cristina Serra, ou l'espagnol José Maria Alvarez, traduits par François-Michel Durazzo, important pourvoyeur de cette livraison. Abdellatif Laâbi, autre animateur d'*Apulée*, réhabilite pour sa part la dimension poétique de l'œuvre du grand



écrivain algérien Mohammed Dib dont la critique a essentiellement retenu la production romanesque. Impossible de résumer ici l'extraordinaire richesse de ce sommaire, mais concluons simplement en orientant le lecteur vers «Le Patient» de l'écrivain et philosophe antique Apulée (123-170), qui donne son nom à la revue, merveilleux développement sur l'amour et la jouissance. § G.P.

Hubert Haddad et Yahia Belaskri présentent *Apulée* et lisent des textes: vendredi 13 mai à 18 h.

Rendez-vous à la librairie du Festival tenue par Fabrice Sivignon

REVUE ET POLITIQUE

Ce soir, à 20 heures, carte blanche donnée à Sophie Wahnich (*Vaccarme*) et au collectif Tenons et mortaises: avec Diane Scott (*Revue Incise*), Christiane Vollaire (*Chimères*), Anne Querrien (*Multitudes*) et Denis Lachaud.

À ne pas manquer demain, le 14/05 :
14h François Cusset
16h Lecture d'Anne Alvaro
17h Table ronde Cahiers d'auteurs
19h Carte blanche à La Mer gelée
21h Spectacle Wagons Libres

Adhérez à l'association «Livraisons. Des revues en Rhône-Alpes»

Chèque de 20 euros (à l'ordre de «Livraisons») : Livraisons c/o G. Perthuis 21 rue Duhamel 69002 Lyon

